

la renommée que Guatemozin. Il était jeune, et son rôle politique fut court, mais glorieux. Il avait été appelé au trône dans l'heure de l'agonie de la monarchie aztèque, lorsque les nations conjurées de l'Anahuac et les redoutables Européens assiégeaient les portes de la capitale. C'était un poste d'une effrayante responsabilité; mais la conduite de Guatemozin justifia pleinement le choix qu'on avait fait de lui. Personne ne peut refuser son admiration au courage avec lequel il défendit sa capitale tant qu'il y resta pierre sur pierre, et nos sympathies penchent plutôt pour le chef barbare dévoué à l'indépendance de son pays que pour son heureux antagoniste, le représentant de la civilisation (15).

Lorsqu'on examine les circonstances de la mort de Guatemozin, on ne peut accueillir qu'avec défiance cette accusation de complot. Que les Indiens, songeant à leurs griefs passés, à leurs misères actuelles, aient quelquefois parlé de vengeance, rien de moins étonnant; mais il est fort improbable qu'un projet d'insurrection aussi chimérique ait été conçu ou sanctionné par Guatemozin. L'explication donnée par ce prince, telle que la rapporte Diaz, mérite autant de créance, pour rien dire de plus, que la dénonciation du révélateur indien (16).

(15) La belle épouse de Guatemozin, la princesse Tecuichpo, fille de Montézuma, survécut assez longtemps à son premier mari pour épouser trois Castillans, tous de noble origine. (Voyez plus haut, p. 150, note 30.) On raconte qu'elle était aussi bien instruite dans la foi catholique qu'aucune dame de Castille, de manières aussi gracieuses et aussi séduisantes. Elle avait grandement contribué, par son exemple et le respect qu'elle inspirait aux Aztèques, à la tranquillité du pays conquis. Il est bon d'observer que ce portrait est de la main d'un de ses maris, don Thoan Cano. Voyez l'*Appendice*, 2^e partie, n^o 11.

(16) Les chroniqueurs indiens regardent la prétendue conspiration de Guatemozin comme une invention de Cortés. Le délateur lui-même, mis plus tard à la torture par le cacique de Tezcuco, déclara qu'il n'avait fait aucune révélation de cette nature au commandant espagnol. Ixtlilxochitl se porte caution de la vérité de l'histoire, (*Venida de los Esp.*, p. 83-93.) Mais qui cautionnera Ixtlilxochitl à son tour ?

L'absence de témoignages et le temps écoulé rendent cette question très-difficile à résoudre pour nous. Il vaut mieux nous en rapporter à l'opinion des témoins oculaires, et voici en quels termes nous en parle le vieux chroniqueur si souvent cité : « L'exécution de Guatemozin, dit Diaz, fut très-injuste, et nous fûmes tous d'accord pour la blâmer (17). »

L'explication la plus vraisemblable de cette triste affaire est que Guatemozin était pour Cortés un prisonnier embarrassant et dangereux. Lui-même le donne assez à entendre dans sa lettre à l'empereur (18). Le monarque déchu de Mexico, par l'ascendant de son caractère aussi bien que par son ancienne position, conservait une grande influence sur ses compatriotes. Il pouvait pour ainsi dire rallumer d'un souffle la haine assoupie, mais non éteinte, des Aztèques pour les étrangers. Les Espagnols, pendant les premières années qui suivirent la conquête, vécurent dans de continuelles appréhensions. Ils croyaient toujours les Indiens prêts à se soulever. Ce fut sous l'empire de cette même crainte, attestée par les écrits contemporains, que Cortés emmena son royal captif dans cette pénible expédition. Il lui était tellement suspect, qu'à Mexico même il ne faisait jamais une excursion un peu lointaine, au dire de Gomara, sans être accompagné de Guatemozin (19).

Deux hommes placés dans de pareils rapports ne pouvaient être l'un pour l'autre qu'un objet de haine et de défiance. La situation désespérée des Espagnols en cette circonstance les exposait plus que jamais à une soudaine attaque de leurs ruses vassaux. Ainsi prévenu contre Guatemozin, le général s'em-

(17) « Y fué esta muerte que les diéron muy injustamente dada, y pareció mal á todos los que ibamos aquella jornada. » *Historia de la conquista*, cap. 177.

(18) « Guatemozin, señor que fué de esta ciudad de Temixtitan, á quien yo despues que la gané he tenido siempre preso, teniéndole por hombre bullicioso, y le llevé conmigo. » *Carta quinta*, Ms.

(19) « Y le hacian aquella mesma reverencia, i ceremonias, que á Motecuma, i creo que por eso le llevaba siempre consigo por la ciudad á caballo, si cavalgaba, y sino á pie como él iba. » *Crónica*, cap. 170.

pressa de prêter l'oreille à la première accusation dirigée contre lui. Les témoignages furent aisément convertis en preuves, et la condamnation ne fut pas moins précipitée. Il débarrassa d'un seul coup, lui et l'Espagne, d'un ennemi d'autant plus dangereux qu'il savait dissimuler. Mais si Cortés n'avait consulté que son honneur et l'intérêt de sa renommée, Guatemozin aurait été le dernier homme à la vie duquel il eût permis d'attenter, car il était le trophée vivant de ses victoires; « il aurait dû le conserver, dit familièrement son apologiste, comme on conserve l'or dans la doublure de son habit (20). »

Quels que fussent les motifs réels de la conduite de Cortés en cette affaire, elle paraît avoir laissé dans son esprit les plus sombres impressions. Longtemps il fut d'une humeur chagrine, irritable, en proie à l'insomnie. Pendant une de ses promenades inquiètes à l'étage supérieur d'un *teocalli*, où il était logé, le pied lui manqua dans l'obscurité, et il tomba d'une hauteur de plusieurs toises (21). Il reçut dans cette chute une grave contusion. « Chose trop palpable pour être cachée, dit l'indiscret Diaz, bien qu'il eût voulu en dérober la connaissance à ses soldats. »

Peu de temps après la triste scène de l'exécution de Guatemozin, les troupes harassées de fatigue entrèrent dans la capitale de la grande province d'Aculan; c'était une ville florissante, habitée par des marchands, qui faisaient un trafic lucratif avec les provinces les plus reculées de l'Amérique centrale. Cortés parle en termes généraux de la beauté des édifices et de la réception hospitalière que lui firent les habitants.

Après avoir réparé leurs forces dans ces excellents quartiers, les Espagnols quittèrent la capitale de la province

(20) « Cortés debiera guardarlo vivo, como oro en paño, que era el triunfo i gloria de sus victorias. » *Crónica*, cap. 170. M. Prescott traduit *pañó* par *serviette*, *napkin*. Il est possible qu'il ait employé comme équivalent une locution anglaise à nous inconnue. *Paño* signifie aussi en espagnol l'étoffe dont on couvre le calice sur l'autel.

(21) « D'une hauteur de douze pieds, » dit Bernal Diaz.

d'Aculan, dont on ne trouve le nom sur aucune carte, et poursuivirent leur pénible route dans la direction de ce qu'on appelle aujourd'hui le lac de Peten. Ses bords étaient alors occupés par une tribu émigrée de l'énergique famille des Mayas, et la capitale était bâtie dans une île sur le lac. « Ses maisons et ses hauts *teocallis* reluisaient au soleil, dit Bernal Diaz, de telle sorte qu'on découvrait la ville à deux lieues de distance (22). » Ces édifices, construits par l'une des races du Yucatan, présentaient sans doute les mêmes particularités de construction que les ruines qui existent encore dans cette remarquable péninsule. Mais quel qu'ait pu être leur mérite architectural, les conquérants ne leur consacrent qu'une courte phrase.

Les habitants de l'île montrèrent un esprit bienveillant et une docilité peu en rapport avec l'humeur belliqueuse de leurs compatriotes du Yucatan... Ils prêtèrent volontiers l'oreille aux discours des missionnaires espagnols qui accompagnaient l'expédition, et qui leur expliquèrent les doctrines du christianisme par l'intermédiaire de Marina. La belle interprète indienne eut sa part des fatigues de cette marche, la dernière où elle accompagna Cortés; comme c'est aussi la dernière fois qu'il sera fait mention d'elle dans cette histoire, je ne puis omettre une circonstance intéressante qui eut lieu lorsque l'armée traversait la province de Coatzacoalco. C'était, comme on se le rappelle peut-être, le pays natal de Marina, celui où une mère infâme l'avait vendue encore enfant à des marchands étrangers, pour assurer son héritage à son plus jeune frère. Cortés fit halte pendant quelques jours dans ce lieu pour avoir une conférence avec les caciques d'alentour sur des questions de gouvernement et de religion. Parmi les personnes présentes à l'entrevue, se trouvait la mère de Marina, accompagnée de son fils. Dès qu'ils parurent, tout le monde fut frappé de la ressemblance de la fille et de la mère, qui était revêtue de la dignité de cacique; elles-mêmes se re-

(22) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 178.

connurent aussitôt, malgré leur longue séparation. La mère alarmée crut qu'on l'avait attirée dans un piège pour punir l'inhumanité de sa conduite. Mais Marina courut tout de suite à elle, et s'efforça de calmer son effroi, lui assurant qu'on ne lui ferait aucun mal; puis s'adressant aux spectateurs de cette scène imprévue, elle leur dit qu'elle était bien sûre que sa mère n'avait pas su ce qu'elle faisait en la livrant à des marchands, et qu'elle lui pardonnait. Embrassant alors cette mère dénaturée, elle lui donna les bijoux et les autres petits ornements qu'elle portait sur elle, pour regagner en quelque sorte son affection perdue. Marina ajouta qu'elle se trouvait bien plus heureuse depuis qu'instruite dans la foi des chrétiens elle avait abandonné le culte sanglant des Aztèques (23).

Dans le cours de l'expédition à Honduras, Cortés donna Marina à un chevalier castillan, nommé don Juan Xamarillo, à qui elle fut fiancée comme légitime épouse. On lui accorda des terres dans sa province natale, où elle passa probablement le reste de ses jours. A compter de ce moment, le nom de Marina disparaît de l'histoire; mais il est resté gravé dans la mémoire reconnaissante des Espagnols pour l'appui qu'elle prêta à l'œuvre de la conquête, et dans celle des Indiens, dont elle s'efforça toujours d'alléger les souffrances. Un grand nombre de ballades indiennes rappellent les douces vertus de Malinche, c'était son surnom aztèque. Aujourd'hui même encore, s'il faut en croire les traditions du pays, son esprit veille sur la capitale qu'elle aida à conquérir; et les paysans sont quelquefois étonnés de voir apparaître au milieu du crépuscule du soir une princesse indienne qui parcourt les bosquets et les grottes de la colline royale de Chapultepec (24).

Marina eut du conquérant un fils, don Martin Cortés, qui

(23) Diaz, témoin oculaire, atteste la vérité de ce récit par le serment le plus solennel. « Y todo esto que dijo, se lo oi muy certificadamente y se lo juro. Amen. » *Hist. de la conquista*, cap. 37.

(24) *Life in Mexico*, let. 8. Madame Calderon ne nous dit pas qu'elle ait joui de cette apparition.

s'éleva à une grande considération, et fut fait commandeur de l'ordre de Saint-Jacques. Soupçonné de trahison contre le gouvernement, ni les services extraordinaires de son père et de sa mère, ni son propre mérite, ne purent le mettre à l'abri d'une persécution cruelle; et en 1568 le fils de Fernand Cortés fut indignement soumis à la torture dans la capitale même que son père avait conquise à la Castille.

Les habitants des îles de Peten se montrèrent dociles aux prédictions des frères franciscains; ils consentirent à la destruction immédiate de leurs idoles et à l'élévation de la croix sur leurs débris (25). Une singulière circonstance montre la valeur de ces conversions improvisées. Cortés confia aux soins de ce peuple ami un de ses chevaux, qu'une blessure au pied mettait hors de service. Les Indiens éprouvèrent une sorte de respect pour cet animal, qui leur semblait partager la mystérieuse puissance des hommes blancs. Après le départ des Espagnols ils offrirent des fleurs au cheval, et lui préparèrent, dit-on, divers mets savoureux, tels qu'ils en auraient offert à un de leurs malades. Soumis à un pareil régime, le pauvre animal ne tarda pas à mourir. Les Indiens effrayés exécutèrent sa statue en pierre, et la plaçant sur un de leurs *teocalis*, ils l'adorèrent comme une divinité. En 1618, lorsque deux frères franciscains vinrent prêcher l'Évangile dans ces contrées, presque aussi peu connues alors des Espagnols qu'avant l'époque de Cortés, ils ne furent pas médiocrement surpris de trouver l'image d'un cheval adorée par les Indiens comme le dieu du tonnerre et des éclairs (26)!

Nous ne raconterons pas tous les périls et tous les obstacles bravés par les Espagnols pendant cette expédition; ce serait

(25) Villagutierre dit que les Itzaes, nom donné aux habitants de ces îles, ne détruisirent pas leurs idoles pendant le séjour des Espagnols. (*Historia de la conquista de la provincia de el Itza*. Madrid, 1701, p. 49-50.) L'historien est dans l'erreur, puisque Cortés déclare expressément que les images furent brisées et brûlées en sa présence. *Carta quinta*, Ms.

(26) Le fait est raconté par Villagutierre, *Conquista de el Itza*, p. 100-102, et Cojullado, *Hist. de Yucathan*, lib. 1, cap. 16.

redire les mêmes incidents déjà tant de fois racontés dans cette histoire, — les mêmes épreuves, les mêmes privations, les mêmes misères, plus pénibles cependant encore que les hasards des batailles; car il est plus aisé de lutter avec l'homme qu'avec la nature. Mais je dois mentionner le passage de la *sierra de los Pedernales*, « la montagne des pierres à fusil, » qui n'avait que vingt-quatre milles d'étendue, et que l'armée mit douze jours à traverser! Les pierres aiguës coupaient la corne des chevaux, dont un grand nombre roulèrent dans les précipices et les ravins. Soixante-dix-huit de ces précieux animaux périrent dans le passage, et la plupart de ceux qui survécurent étaient hors de service (27).

La saison pluvieuse avait commencé; des torrents d'eau tombant jour et nuit perçaient les aventuriers jusqu'aux os et ajoutaient encore à leur détresse. Les rivières enflées coulaient avec une impétuosité si terrible, qu'il devenait impossible de construire des ponts; et ce fut avec la plus grande difficulté que, renversant des troncs d'arbres sur les rochers dont ces cours d'eau étaient semés de distance en distance, les Espagnols effectuèrent un périlleux passage (28).

Enfin l'armée harassée approcha du Golfo Dolce, au haut de la baie d'Honduras. Leur route devait les rapprocher de l'emplacement de Copan, la célèbre ville dont les ruines architecturales ont fourni de si beaux sujets d'illustrations au crayon de Catherwood. Mais les Espagnols passent cette ville sous silence; et nous pouvons nous étonner que parvenus à ce point de leur voyage ils n'aient tenu aucun compte de

(27) « Y querer dezir le aspereza y fragosidad de este puerto y sierras, ni quien lo oyese podría entender, sino que sepa V. M. que en echo leguas que duró hasta este puerto estuvimos en las andar doze dias, digo los postreros en llegar al cabo de él, en que murieron sesenta y ocho cavallos despeñados y desxaretados, y todos los demas viniéron heridos y tan lastimados que no pensámos aprovecharnos de ninguno. » *Carta quinta*, Ms.

(28) Si la tête avait tourné à quelque malheureux durant ce passage, dit Cortés, il serait inévitablement tombé dans le gouffre où il aurait péri. Il y avait plus de vingt de ces périlleux défilés. « *Carta quinta*, Ms.

la proximité de la plus belle ville dans le désert, fût-ce la célèbre capitale de Zénobie, car ils étaient enfin arrivés en vue des établissements espagnols, le but de leur long et périlleux pèlerinage.

Le lieu dont ils approchaient était Nito, ou San Gil de Buena Vista, établissement espagnol sur le Golfo Dolce. Cortés s'avança avec précaution, pour tomber sur la ville à l'improviste. Il avait poursuivi sa route du pas infatigable et sûr de l'Indien de l'Amérique du Nord, qui, traversant marais et montagnes, fleuves et forêts, guidé par l'instinct de la vengeance, pousse droit à son but, et s'élance d'un bond sur la victime dont il a suivi la piste. Cortés, avant de donner l'assaut, envoya des espions qui, par un heureux hasard, rencontrèrent plusieurs des habitants. Ces derniers leur apprirent la mort d'Olid et le rétablissement de l'autorité centrale. Cortés entra donc dans la place en ami, et fut accueilli cordialement par ses compatriotes, « bien étonnés, dit Bernal Diaz, de la présence parmi eux d'un général dont la grande renommée s'était répandue dans toutes ces contrées (29). »

La colonie, à cette époque, souffrait cruellement de la famine, et se voyait réduite à une telle extrémité, que les troupes auraient probablement trouvé un tombeau dans le lieu même qu'elles avaient regardé comme le terme de leurs misères, sans l'arrivée opportune d'un navire chargé de vivres qui venait de Cuba. Avec une persévérance que rien ne pouvait abattre, Cortés parcourut le pays voisin, et mit un mois à explorer les affreux marais, redoutable foyer d'exhalaisons malsaines, de fièvres bilieuses, et d'essaims d'insectes venimeux, qui ne laissaient de repos aux Espagnols ni le jour ni la nuit. Il se décida enfin à s'embarquer avec une partie de ses forces à bord de deux brigantins, et après avoir touché à un ou deux ports dans la baie, il jeta l'ancre en vue

(29) « Espantáronse en gran manera, y como supieron que era Cortés q' tan nombrado era en todas estas partes de las Indias, y en Castilla, no sabía que se hazer de placer. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 179.

de Truxillo, le principal établissement espagnol de la côte. La mer était trop houleuse pour lui permettre de gagner la terre en canot; mais les habitants, joyeux de son arrivée, se précipitèrent à sa rencontre dans l'eau peu profonde, et se disputèrent l'honneur de porter le général dans leurs bras jusqu'au rivage (30).

Après avoir un peu réparé ses forces et remonté le moral de ses soldats, l'infatigable général prépara une nouvelle expédition, dont l'objet était d'explorer et de réduire la vaste province de Nicaragua. On a lieu d'admirer le génie aventureux d'un homme qui, peu intimidé par les indicibles souffrances de sa récente marche, se montre aussitôt prêt à entreprendre une autre expédition tout aussi effrayante. On ne peut guère, dans un siècle de froide raison, concevoir le caractère d'un cavalier castillan du seizième siècle, et il eût été même alors difficile d'en trouver le pendant chez aucun autre peuple. Il faut le chercher dans ces romans de chevalerie, qui, malgré toute leur extravagance, sont beaucoup moins fabuleux sous le rapport des caractères que sous celui des situations. L'enthousiasme produit par le spectacle de contrées étranges et inconnues compensait suffisamment pour l'aventurier espagnol toutes les fatigues et toutes les épreuves. La Providence semble avoir voulu qu'une pareille race d'hommes fût contemporaine de la découverte du Nouveau-Monde, afin de révéler plus rapidement au reste de l'univers des régions remplies de dangers et d'obstacles si formidables. Mais Cortés se proposait un but plus noble que celui des autres coureurs d'aventures. Dans son expédition au Nicaragua, comme dans celle de Honduras, il voulait s'instruire des ressources du pays, et surtout découvrir des moyens de communication entre les deux Océans. S'il n'en existait aucun, il établirait au moins ce fait, dont la vérification était presque aussi importante.

(30) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 179 et seq. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 8, cap. 3-4. *Carta quinta de Cortés*, Ms.

Le général se proposait en même temps d'étendre les limites de l'empire colonial de l'Espagne. La conquête du Mexique n'était que le commencement d'une série de conquêtes. Rien ne semblait impossible au héros qui l'avait achevée. Il ne faut pas un grand effort d'imagination pour voir le conquérant du Mexique, s'avancant le long des provinces du long isthme de Nicaragua, de Costa-Rica et de Darien, finir par planter sa bannière victorieuse sur les rivages du golfe de Panama; et une fois parvenu là, sentant son front rafraîchi par les brises de l'opulente Amérique du Sud, recueillir assez de données sur ces contrées nouvelles, la terre des Incas, pour désirer porter ses armes encore plus loin et devancer la brillante carrière de Pizarre!

Mais Cortés fut bientôt tiré de ces songes ambitieux par des nouvelles qui le convinquirent que son absence de Mexico s'était déjà trop prolongée, et qu'il devait se hâter d'y retourner, sous peine de voir la capitale et le pays lui échapper.